

# un cargo pour Berlin

Fred Paronuzzi

Roman



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Extrait de la publication

# un cargo pour Berlin

Fred Paronuzzi

Roman

Illustration de couverture  
de Alfred



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

**Elle s'appelle Nour – Lumière, en arabe –  
et elle porte bien son nom. C'est une élève  
brillante et l'avenir lui semble infini,  
débordant de promesses.**

**Quand elle succombe au charme envoûtant  
d'Idriss, elle ne se doute pas, alors,  
qu'aimer peut être une faute...**

**Il lui faudra fuir, pourtant, devenir Youness.  
Partir loin des siens. Attraper ce cargo  
vers la terre promise, l'Europe.**

Collection animée par Soazig Le Bail.

À Daou – *choukrane alè  
moussè adètiki!* – et à ses filles :  
Mélissa, Chérine et Alexia

À Ndrenja, Tahina, Sandy et Tiffany,  
ce message d'espoir...

À Juliette Daniel

*L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse  
d'écriture de la Région et de la Drac Rhône-Alpes.  
Il les remercie chaleureusement de leur soutien.*

## Youness

Une peur féroce la marque de son empreinte. Elle la tient, impitoyable, fait ployer sa nuque, tandis qu'une vague nauséuse lui soulève l'estomac au rythme des cahots. La chaleur est étouffante et, par instants, elle a le sentiment d'être ballottée dans un cercueil.

De la cabine, la musique lui parvient faiblement, comme d'un monde devenu inaccessible.

Après un moment, elle reconnaît la chanson : *Zawali*.

Tariq dort la bouche entrouverte, son visage tombe sur son épaule, puis se redresse soudain avant de replonger, mollement. Il oscille. Un peu de bave coule de ses lèvres à son menton, semblable à la trace qu'aurait laissée un escargot dans son sillage. Les gros bidons d'essence, à l'avant, s'entrechoquent lourdement. Des courroies les maintiennent en place. Elles craquent, gémissent. Les traverses en bois servant de dossiers cognent et meurtrissent les reins.

Un passeur a eu pitié d'eux. Il a suspendu, à l'aide d'un chiffon maculé de cambouis, une

lampe de poche qui se balance et dispense sa lumière pâlotte, rempart chancelant contre les ténèbres. Elle s'accroche à son halo de toutes ses forces, craignant que son cœur ne cesse de battre si elle venait à s'éteindre.

En face d'elle, un des deux Noirs somnole, sa tête roule sur sa poitrine. L'autre a le regard baissé et fixe le sol entre ses pieds. Fourbu. Ses paupières s'ouvrent puis se ferment avec une lenteur hypnotique.

Quand ils sont montés, leurs compagnons de voyage étaient déjà là, tassés dans la pénombre. Peau noire sur fond de nuit. À peine visibles.

Pour eux, la peur a débuté bien loin d'ici.

Elle porte la bouteille en plastique à sa bouche, avale un peu d'eau tiède. Celui des Noirs qui ne dort pas lève les yeux. La sueur fait luire son front. Elle hésite, puis la lui tend. « Merci », dit-il en français. Il boit à son tour, à petites gorgées. Il désigne son compagnon et elle lui fait signe que oui, bien entendu, alors il le réveille d'un mouvement du coude, lui passe la bouteille.

Il sourit.

– Je m'appelle Jean-Baptiste! crie-t-il par-dessus le fracas du moteur et de la ferraille, une main à plat sur la poitrine.

Son français à elle, jusque-là, s'est cantonné à l'école et aux livres, de sorte que les mots résonnent curieusement, ici.

– Moi... commence-t-elle.

*Moi.* Elle hausse le ton, essayant d'atténuer les aigus dans sa voix :

– Moi... moi c'est Youness... Et lui Tariq!

Son compagnon à lui se nomme Léopold. Il sourit, les yeux ensommeillés.

Et il a l'air d'un gosse. Comme eux tous. Car c'est bien ce qu'ils sont, au fond, quatre gamins en route vers un destin ou – *inch'Allah* – l'oubli.

Personne ne dit plus rien, mais le silence entre eux s'est modifié. Ils ont échangé leurs noms. Ils sont capables de se sourire. Ils ne ressemblent plus à des bêtes anesthésiées menées à l'abattoir.

Le moteur renâcle et l'on entend les jurons du chauffeur. Il débraie une, puis deux fois, jure encore. Les essieux vibrent. Ils abordent une côte. Le camion fait une embardée. Les courroies que torturent les bidons se tendent avec des cris aigus.

Tariq grogne quelque chose dans son sommeil. Elle ferme les yeux. La fatigue de ces dernières semaines la rattrape soudain, appuie sur sa nuque. Lourde. Se mêle aux vapeurs écoeurantes de l'essence, lui engourdit le corps.

Elle courbe alors l'échine. S'abandonne. Peu à peu l'étau se relâche et elle sombre.

Elle ne ressent plus ni honte ni colère, elle en oublie sa folie.

## Nour

Mon prénom n'est pas Youness, mais Nour.

Car aux yeux du monde j'étais une fille. Il y a quelques heures à peine, une éternité déjà.

Mon prénom, c'est une histoire entre ma mère et moi. Une histoire intime, unique, entre une mère et son enfant, une histoire que l'on se répétait à la nuit tombante, quand ses mains pleines de patience peignaient mes cheveux.

C'était notre moment à nous.

– Allez, s'il te plaît, dis-le, encore une fois !

– Mais tu connais tout ça par cœur, voyons...

Je revenais à la charge.

– Allez ! S'il te plaît !

Elle protestait un peu, pour la forme, mais finissait par céder. Car je savais qu'elle en avait envie, au fond. Autant que moi, sinon davantage.

– Tu es plus têtue qu'une mule...

Et elle commençait ainsi :

– Ton père et moi, on était mariés depuis presque deux ans – mais toujours rien. La famille s'impatientait. Ta tante Meriem m'interrogeait

à chaque visite et j'avais droit au regard des autres sur mon ventre plat, un regard vide, comme on fixe le désert ou le fond d'un puits asséché... Chacune y allait de sa petite formule miracle, sa recette de bonne femme. Moi, je priais Dieu. Cet enfant, on en avait tellement envie... Un grand soleil. C'est un peu banal, mais je n'ai pas d'autres mots pour dire le moment où j'ai su que j'étais enceinte. Parce que chaque seconde que tu as passée en moi, je me suis sentie totalement heureuse, à l'abri de tout. Comme si c'est toi qui m'avais tenue au creux de ton ventre, et non l'inverse. Alors quand tu es née, je t'ai appelée Nour – *lumière*...

Des insectes voletaient furieusement dans la chaleur du soir. Ma mère chuchotait presque :

– Ton père aurait préféré Aziza, du prénom de sa grand-mère, mais nous t'avions espérée longtemps et il était si fier que peu lui importait, finalement, que tu sois Nour ou Aziza...

J'aurais presque pu dire les phrases, ciselées par la répétition, à l'instant où elles sortaient de sa bouche. Sa voix me berçait. Je me sentais bien sous la caresse du peigne. Une langueur m'engourdissait peu à peu et je fermais les yeux, m'abandonnant à la douceur de ses mains.

Les seules mains qui m'aient jamais touchée avant que celles d'Idriss ne se posent sur ma peau.

Avec une délicieuse brûlure.

## Y

Nour se réveille en sursaut.

Dans le camion, rien n'a bougé. Chacun est dans ses rêves ou ses cauchemars à lui. Elle entoure son ventre de ses deux bras, se berce. Comme un étrange écho à son mouvement, le camion ralentit, le moteur s'apaise puis s'arrête tout à fait. Et la musique se tait.

Ne reste plus, au-dehors, que le souffle du vent, en rafales courtes et appuyées.

Le calme est si soudain qu'il a arraché de leur sommeil ses trois compagnons. Des portières claquent, des voix s'interpellent, s'approchent ensemble de l'arrière du camion, mêlées à des pas puis à des piétinements. La corde est dénouée, la bâche rejetée sur le côté. Un filet d'air frais vient jusqu'à eux. Une large silhouette se découpe dans un cône de lumière crue. Elle doit provenir d'un autre véhicule rangé sur la droite. Une arme est bien visible à la ceinture du colosse. Un peu en retrait se tient le chauffeur avec son T-shirt déchiré à l'épaule, aurolé de sueur. L'homme en uniforme balaie

lentement de sa lampe torche l'intérieur du camion. Le faisceau blanc s'arrête sur les bidons qu'il compte en remuant les lèvres, puis tour à tour sur les visages. Les souffles se suspendent dans les poitrines.

Il a les clefs, le pouvoir. Le voyage, s'il le décide, peut s'arrêter ici.

– Quatre? Tu m'as pas dit qu'ils seraient deux? demande-t-il.

Il tourne sa tête de bouledogue. Sa nuque est une succession de plis épais.

– Ils étaient pas prévus, les autres, répond le chauffeur en se grattant le ventre, d'un air piteux, ça s'est fait à la dernière minute...

Impossible de savoir lesquels sont « les autres ».

– Putain, mais quatre c'est pas le même tarif que deux! Tu sais les risques que je prends et j'aime pas trop qu'on se foute de ma gueule!

Il lève la main comme pour frapper. Le chauffeur recule, balbutie quelque chose. La bâche retombe sur les éclats d'une dispute où il est question d'argent.

Tariq se tourne vers Nour.

– Tu crois qu'on est à la frontière?

Elle lit dans ses traits tirés un mélange d'angoisse et d'excitation. Ni lui ni elle n'ont jamais franchi les limites de leur pays. Ils ne connaissent même pas Alger.

Alors le Maroc...

– Je ne sais pas, mais on en est sûrement très près... En tout cas ici c'est déjà loin de chez nous.

*Chez nous.*

Les mots se sont échappés. Ils ont perdu leur sens. Trop de chaleur dans ces mots-là.

Non pas chez *nous*, mais chez *eux*, à Saïda.

## N

Je n'ai pas été vraiment étonnée que la directrice du collège me fasse venir dans son bureau, à l'interclasse.

Cela arrivait fréquemment.

Mme Bouraoui avait pour moi des attentions particulières. Comme de me prêter ses livres. Et pas n'importe lesquels, ses pépites, elle les appelait. Ses petits trésors. En haut à gauche de la deuxième de couverture, elle traçait son nom d'une touche légère de crayon à papier.

Lorsque je lui en rapportais un, elle prenait le temps d'en parler avec moi devant un verre de thé et des gâteaux aux amandes. J'étais flattée d'être traitée ainsi, en égale ou presque.

Mme Bouraoui m'encourageait aussi à écrire. Elle disait même que j'étais « une plume en herbe ».

Au premier trimestre, j'avais remporté un concours de poésie ouvert aux écoles de Saïda. Le poème primé s'était retrouvé coincé à l'avant-dernière page du journal, accompagné d'une mauvaise photo en noir et blanc sur laquelle

on avait toutes les peines du monde à me reconnaître.

Ni l'un ni l'autre de mes parents ne savait lire et cependant, ma mère avait découpé l'article que mon père avait plié en quatre dans la poche arrière de son pantalon, avant de l'exhiber dans le quartier et au-delà.

Mme Bouraoui m'a souri en ôtant ses lunettes, puis a désigné le siège de l'autre côté de son bureau. J'ai reconnu mon écriture sur la fiche de vœux posée à côté de l'ordinateur.

– Assieds-toi, Nour, je t'en prie. Voilà. Je me répète mais tu es une de nos plus brillantes élèves et si j'en crois ce papier, tu n'irais pas au lycée à la rentrée prochaine ? Je t'avoue que cette nouvelle m'a... décontenancée, pour le moins. En vérité, je ne comprends pas.

J'ai mordillé l'intérieur de ma joue.

– C'est mon père, madame Bouraoui, il veut que j'aille travailler, gagner un peu d'argent. Les jumeaux grandissent et on a de plus en plus de mal, à la maison. J'aimerais vraiment aller au lycée, mais ce serait un luxe et on ne peut pas se le permettre...

Elle a soupiré avant d'ajouter, pleine de sollicitude :

– C'est normal de vouloir aider sa famille, bien entendu, mais tu es tellement douée. Il faut voir les choses à long terme. Elle a marqué une pause : Si tu n'y vois pas d'inconvénient,

j'aimerais en parler à tes parents. Je pourrais peut-être me montrer assez convaincante pour les faire changer d'avis.

J'ai senti mon cœur bondir. J'avais espéré son aide, en secret. Car si une personne au monde pouvait faire fléchir la volonté de mon père, c'était bien Mme Bouraoui.

## Y

Le camion stoppe à nouveau, brutalement.  
La bâche valdingue et s'ouvre sur l'aube encore pâle.

– Allez on descend! gueule le chauffeur.  
Putain, ça pue pire qu'un troupeau de boucs, là-d'dans!

Un type est avec lui.

– T'as pas besoin de dire ça, chaque fois, t'as pas besoin de les humilier.

– Ta gueule, toi, je dis c'que j'veux! Et pis t'en profites bien aussi, non? Tu fais pas ça par charité, si?

L'autre hausse les épaules, ne répond rien. Il extrait une cigarette de son paquet, puis l'allume entre les paumes de ses mains, en tire une longue inspiration.

Le chauffeur se détourne, défait sa braguette et pisse sur une grosse pierre plate en bâillant.

– Ah, chienne de vie! s'exclame-t-il.

– On est où? demande Tariq.

– À Las Vegas, tu vois bien! Oublie pas ton smoking pour entrer au casino! Ah ah ah! C'est

toujours pareil : ils tiennent pas en place. T'impatiente pas, p'tit gars, tu pensais quand même pas qu'on allait débarquer à Tanger en plein jour, hein, en klaxonnant bien fort histoire d'annoncer la bonne nouvelle que t'arrivais ? Et puis on a deux, trois petites choses à régler ici, avant.

– Alors, on est bien au Maroc ?

L'autre se racle la gorge, crache bruyamment.

– Ben oui, dit-il.

L'endroit est soufflé par un vent chargé de poussière. Il semble avoir été abandonné, il y a longtemps. Sans doute un ancien village, quelques habitations blotties les unes contre les autres et désertées par leurs habitants.

Un puits ceint d'une margelle en pierres sèches. Des pans de murs effondrés, des toitures qui s'affaissent.

Un unique bâtiment, peut-être une bergerie, tient encore debout. Sa façade badigeonnée à la chaux. Juste devant, un homme avec un chèche est penché sur le moteur d'un 4x4, capot ouvert. Il verse de l'eau à l'aide d'une bouteille en plastique. On ne voit que ses yeux.

– Faut que j'aille aux toilettes, Tariq, je ne peux plus tenir.

– Viens, suis-moi.

– Eh, vous faites quoi ?

– On va se dégourdir les jambes.

– Pas trop loin, hein, z’êtes pas ici pour faire du tourisme, laissez tomber la photo souvenir...

Il rigole une nouvelle fois de sa propre blague. Grassement. Tandis que les deux compagnons s’éloignent.

Curieusement, un mât auquel pend un drapeau effiloché est planté sur un mamelon nu et minéral. Le poteau rouillé est incliné vers le sol, comme figé dans sa chute.

À part lui, rien n’accroche vraiment le regard.

Un long sifflement retentit. Dans le lointain, un jeune berger pousse son troupeau. Il se tient de dos, son bâton sur les épaules, les bras passés par-dessus. Ses animaux, taches marron et noires, furètent dans les replis du terrain, arrachent à cette terre aride de quoi ne pas mourir de faim.

Il y a donc un autre village, dans ce coin désolé, des gens, de la vie ?

Tariq et Nour s’éloignent encore, prenant garde à ne pas trébucher sur les cailloux aux arêtes coupantes. Çà et là, à l’abri des rafales, poussent en touffes des graminées et de petites plantes aux fleurs jaunes, fragiles.

À l’abri des regards, elle s’accroupit dans un fossé. Des crampes, des élancements brefs et furieux lui tordent le ventre, que ses paumes recouvrent dans un geste d’apaisement.

– Je prendrai soin de toi, quoi qu’il arrive, dit-elle, trop bas pour que Tariq entende.

## N

On n'en croisait pas souvent, dans notre quartier, des voitures luxueuses. Alors quand la Mercedes aux vitres teintées des Bouraoui s'est rangée à l'entrée de notre ruelle, un attrouplement s'est formé autour.

Des gosses agglutinés les uns aux autres, leurs yeux ronds. Et un morveux qui colle son nez à l'aplomb du volant, les mains en coque afin de mieux voir.

Puis s'exclame :

– Viens voir, y a le GPS!

M. Bouraoui en imposait. Il avait de hautes responsabilités dans l'usine d'eau minérale. Il était vêtu d'un costume gris souris et sirotait en silence son thé brûlant, à petites gorgées. Attentif, un brin amusé. Son épouse parlait. Ses mains ne tenaient pas en place, dessinaient dans l'air de gracieuses arabesques.

Mon père écoutait, caressant entre le pouce et l'index sa barbe taillée court, qui blanchissait au menton. Ma mère faisait le service, à la fois

intimidée et flattée d'accueillir chez elle des invités de cette importance.

Je me tenais dans un angle, pendue aux lèvres de Mme Bouraoui.

– ... je reconnais volontiers que j'ai un petit faible pour votre fille, disait-elle, mais il nous faut aussi une personne supplémentaire. La maison est vaste, les tâches ménagères en proportion. Je propose que Nour travaille chez nous dès cet été, puis à la rentrée prochaine, le week-end par exemple. Elle sera rémunérée et pourra continuer ses études, en parallèle, chacun y trouvera ainsi son compte...

C'étaient des gens bien, M. et Mme Bouraoui, ils n'avaient pas vraiment besoin de moi.

La main de ma mère tremblait au-dessus du grand plateau de cuivre. La théière en étain montait puis s'abaissait. Le filet doré tombait en zigzaguant dans un verre, où il moussait un peu.

– C'est une proposition très généreuse et je l'accepte, a répondu mon père, d'un ton un rien trop solennel. (Il détachait chaque syllabe, comme s'il avait préparé sa réponse de longue date et qu'il craignait de se mélanger dans ses mots.) À condition que Nour n'ait aucun privilège. Elle devra travailler aussi dur que n'importe qui à votre service – et même plus dur, elle doit bien se rendre compte de la chance...

Je me souviens d'avoir fermé les yeux. Je me souviens d'avoir cru que j'avais mon destin en main.

Et qu'il était radieux.

Je n'aurais jamais pu imaginer à quel point je me trompais.